

Édition numérique réalisée dans le cadre de la recherche FNS (100012_201115) : « Genèse post-éditoriale et style du roman au XIX^e siècle », avec le soutien de la Fondation Jan Michalski (Montricher)



Émile Zola
L'Assommoir
(1876-1877)

Édition et genèse éditoriale de l'œuvre
par Thibaud Mettraux

Avec la collaboration, pour l'établissement des textes
de Marie Ameil, Lucile Berset, Margaux Cardis, Léa Keller, Quentin Mottet,
Frank Dat Tai Pham, Arnaud Thétaz, Sylvie Udin-Cajot et Giovanni Zuccarino

GENÈSE MANUSCRITE ET PRÉ-ÉDITORIALE :
LA LENTE GESTATION D'UN « ROMAN OUVRIER »

La critique génétique zolienne, dont les travaux pouvaient encore être qualifiés par J.-P. Leduc-Adine, à l'occasion du centenaire de la mort de l'auteur, de « parcellaires » (2002 : 8), s'est principalement (pour ne pas dire exclusivement) concentrée sur les « dossiers préparatoires », minutieusement édités par C. Becker chez Honoré Champion depuis 2003. *L'Assommoir* n'échappe aucunement à la norme : outre les notices et autres études visant à présenter la teneur du « dossier de *L'Assommoir* » (voir notamment Massis 1906 ; Mitterrand 1961 : 1543-1555 ; Leduc-Adine 1997 ; Becker 1994), les 217 feuillets qui le composent sont à l'origine d'une importante bibliographie critique, dont la « bibliographie génétique » de D. Coussot (2002), quoiqu'un peu datée, recense plusieurs titres qui, aujourd'hui encore, font autorité.

Cette focalisation sur le « dossier préparatoire » s'explique avant tout, comme on le sait, par la documentation génétique à disposition. En effet, à la densité de celui-là répond l'absence de brouillons rédactionnels, comme pour tous les romans de Zola, autorisant divers commentaires qui mettent en avant son « alacrité d'écriture » (Leduc-Adine 2002 : 9), voire la négligence de son *elocutio* : puisque « Zola ne fait pas de brouillon et ne rature presque jamais », le « travail du style » serait chez cet auteur, selon H. Massis, « à peu près nul » (1906 : 316). L'argument a certes plus d'un siècle : il n'en demeure pas moins que le détail de la réécriture micro-linguistique reste encore largement inobservé chez Zola. Sans prétendre palier cette lacune, la présente édition souligne le soin apporté par l'auteur au style lors de la phase post-éditoriale au moins. Avant de donner un bref aperçu de ces variations, il convient toutefois de revenir sur les grandes lignes de la genèse de ce roman ouvrier, dont le succès considérable devait (par ironie du sort ?) permettre à son auteur d'« abandonner son épuisante

et anonyme chronique journalière pour le *Sémaphore de Marseille* et emménage[r] dans un appartement cosu, plus conforme à sa nouvelle aisance » (Voisin-Fougère 2003 : 9).

Les premières traces évidentes de l'écriture *L'Assommoir* remontent à l'hiver 1868-1869, dans le cadre des notes prises pour le projet général de *l'Histoire d'une famille*, qui deviendra les *Rougon-Macquart*. À la septième place d'une liste de onze sujets figure l'idée d'un « roman ouvrier » : nous sommes à la fin de l'année 1868. Début 1869, Zola compose une liste pour l'éditeur Lacroix, développant ainsi la teneur de ce « roman qui aura pour cadre le monde ouvrier, et pour héros Louis Duval, marié à Laure, fille de Bergasse » :

Peinture d'un ménage d'ouvriers à notre époque. Drame intime et profond de la déchéance du travailleur parisien sous la déplorable influence du milieu des barrières et des cabarets. La sincérité seule des peintures pourra donner une grande allure à ce roman. On nous a montré jusqu'ici les ouvriers comme les soldats, sous un jour complètement faux. Ce serait faire œuvre de courage que de dire la vérité et de réclamer, par l'exposition franche des faits, de l'air, de la lumière et de l'instruction pour les basses classes. (Ms 10.303, *apud* Mitterrand 1961 : 1540)

Précisons que les années 1860 coïncident avec l'émergence d'une progressive prise de conscience de la situation ouvrière par les milieux intellectuels, artistes et bourgeois, faisant face aux nouvelles revendications prolétariennes, dorénavant appuyées par le premier bureau français de *l'Association Internationale des Travailleurs*, ouvert en 1865. La fin de la décennie est marquée par la multiplication des grèves et manifestations (voir Cordillot & Latta, 2010). Du côté de la production littéraire, après le succès des *Misérables* (1862), Les Goncourt pouvaient encore se targuer, dans la préface de *Germinie Lacerteux*, de donner aux « basses classes », enfin, un « droit au Roman » (1864 : vi). En 1869, il ne restait donc qu'une option à Zola : « dire la vérité »...

Or cette vérité, il l'avait lui-même, sinon vécue, du moins fréquentée de près, dans le Paris des années 1859-1862, dont il connut les « garnis miséreux [...] et le dernier étage, sous les combles, des grands immeubles locatifs, dans les rues les plus sombres du quartier Latin ou de sa périphérie » (Mitterrand 1961 : 1535). Du voisinage ouvrier de sa jeunesse bohème, Zola avait déjà tiré un récit, titré *Mon voisin Jacques* et publié dans *La Tribune* du 10 octobre 1869 avant d'être repris dans les *Nouveaux Contes à Ninon* (1874). Les origines sociales de son épouse Alexandrine pouvaient en outre raviver cette conscience accrue de la « vérité » ouvrière et ce souhait de l'intégrer parmi les divers mondes que distinguerait son tableau du Second Empire. Zola s'inscrivait par là dans la continuité de cette extension du domaine de l'inspiration, initiée en peinture depuis Courbet : et l'on connaît, par les *Salons*, la préférence de l'écrivain pour la modernité impressionniste, contre « les épisodes historiques », « les petits tableaux propres » et « les sujets larmoyants » des peintres néo-classiques (1868 : 193-195).

À côté des célèbres blanchisseuses de Degas s'épuisera ainsi la dénommée Gervaise, apparue pour la première fois dans *La Fortune des Rougon* (1870), rédigé courant 1869. Déjà boiteuse et fille du poivrot Macquart, elle s'y entiche d'Auguste Lantier. Fille-mère – comme Alexandrine – de deux enfants, Claude et Étienne, elle part pour Paris après la mort de sa mère. Le dossier du « roman ouvrier » était alors resté ouvert, et ne fut repris qu'après la Commune : Zola avait suivi, avec rigueur, le plan arrêté en 1869. Il s'attèlera à « La simple vie de Gervaise Coupeau », selon le titre initialement retenu dans l'ébauche de 17 feuillets (bn ms naf 10.271, f° 164), dès la fin de l'été 1875. Le récit de sa blanchisseuse, en qualité de « femme du peuple, la femme de l'ouvrier », poursuit un projet idéologique qui ne va pas sans résonner avec l'hypothèse socialiste :

Le roman doit être ceci : Montrer le milieu peuple, et expliquer par ce milieu les mœurs peuple ; comme quoi, à Paris, la soulerie, la débandade de la famille, les coups, l'acceptation de toutes les hontes et de toutes les misères viennent des conditions mêmes de l'existence ouvrière, des travaux durs, des promiscuités, des laisser-aller, etc. (*ibid.*, f° 158)

Peu à peu, l'histoire se profile : Gervaise sera abandonnée, puis « se met avec Coupeau, un ouvrier zingueur qui l'épouse » (*ibid.*, f° 159). La fin ne peut qu'être « un drame », la mort de Gervaise, après qu'elle a passé « par toutes les crises et par toutes les hontes imaginables ». Enfin vient à l'esprit du romancier le point de basculement, qui motivera la structure en miroir du futur roman : « la réapparition de Lantier » (*idem*) et l'établissement du ménage à trois. L'ébauche brosse alors, à grands traits, le profil des personnages : Gervaise, Bijard, Goujet, Lorilleux, etc. De même, les tableaux principaux se dessinent : l'empoignade au lavoir, la noce et le repas de mariage, l'accident de Coupeau... Zola s'attache à construire son intrigue afin de faire de Gervaise « le personnage principal, central » : il s'agit de « montrer tout le monde travaillant à sa perte, d'une façon consciente ou inconsciente » (*ibid.*, f° 166-167).

En matière de littérature spécialisée, la dette la plus importante revient à Denis Poulot et à son étude *Question sociale – Le Sublime ou Le Travailleur comme il est en 1870 et ce qu'il peut être* (Lacroix et Verboeckhoven, 1870), que les futurs détracteurs de *L'Assommoir* ressortiraient dès 1877 pour lancer contre Zola la fameuse accusation de plagiat (voir Cogny 1972). De cet ouvrage rédigé par un ancien ouvrier devenu patron, Zola retient notamment la proposition de classification des ouvriers parisiens, selon leur rapport au travail et les aléas de leur vie privée : le romancier rédige ainsi plusieurs pages de notes, enregistrant des traits de caractères, des idées d'épisodes. Il se constitue, surtout, un important répertoire lexical argotique et populaire, que viendra redoubler le *Dictionnaire de la langue verte* d'Alfred Delvau (1866).

Outre l'ébauche, le « dossier préparatoire » renferme les habituelles notes sur les personnages, sans doute rédigées après la consultation de l'étude de Poulot. On y retrouve également un « plan général du quartier » de la Goutte d'Or, dessiné par Zola, ainsi qu'une liste des hôtels, échoppes et établissements qui l'habitent. Enfin, le travail des « plans » laisse constater l'abandon d'un découpage originel en 21 chapitres, qui eût laissé à la trame politique une place bien plus considérable. Ce n'est qu'après la rédaction de ce sommaire que Zola se documente activement sur la problématique de l'alcoolisme. Il suivra sur ce point les recommandations du docteur Motet qui lui conseillait, dans une lettre datée du 8 novembre 1875, un ouvrage de son confrère Valentin Magnan : *De l'alcoolisme* (Delahaye, 1874), compilant une série d'observations sur des malades de l'hôpital Sainte-Anne. Zola mature alors la déchéance de Coupeau et adopte son plan définitif en 13 chapitres.

Le travail préparatoire, de fait, s'arrête là. Nul brouillon retrouvé : seul un manuscrit, aujourd'hui déposé à la Bibliothèque nationale (bn ms naf 10.270). Il ne présente que peu de ratures, mais un nombre important de collages, attestant l'existence d'autres documents rédactionnels aujourd'hui disparus.

GENÈSE POST-ÉDITORIALE : DU FEUILLETON AU VOLUME

Février 1876 : le républicain Yves Guyot accède à la direction du quotidien radical *Le Bien public* et confie à Zola la rubrique dramatique, tout en lui proposant de publier en feuilleton son prochain roman. C'est ainsi que paraît, le 10 avril, la première contribution critique de Zola à ce journal, consacrée à *L'Étrangère* de Dumas fils, et, le 13 avril, le début du chapitre I de *L'Assommoir*, avec pour sous-titre : *Étude de mœurs parisiennes*, qui restera inchangé jusqu'à l'arrêt de la publication. Dès les premiers numéros s'ouvre le dossier de la fameuse bataille de *L'Assommoir* : le 20 avril déjà, Dancourt assurait, quoiqu'à demi-mesure, la défense du feuilleton outragé pour sa crudité, saluant Zola pour avoir « du moins le mérite de la franchise... Il dit non seulement la chose, mais le mot » (20 avril 1876).

Six chapitres parurent néanmoins sans incident, à coups de découpes quotidiennes, jusqu'à l'arrêt soudain de la publication le 7 juin 1876. Selon le témoignage de Zola, dans une

lettre à Paul Alexis datée du 1^{er} juillet, l'explication en est avant tout politique : « *L'Assommoir* n'a pas paru assez radical » (*apud* Mitterrand 1961 : 1558). Le numéro du 28 mai avait quant à lui annoncé que « la première partie du remarquable roman » de Zola devrait « se terminer dans les premiers jours de juin », l'auteur s'étant « laissé attardé », priant « de lui accorder du temps ». Le 8 juin, c'est un roman de Léopold Stapleaux, *Les Compagnons du glaive*, qui prend le relais de *L'Assommoir* : la publication dans *Le Bien public* ne se poursuivra pas. Laissé vacant pendant un mois, le travail de l'édition en feuilleton est enfin repris par Catulle Mendès, qui offre à Zola de publier la suite et fin de son roman dans sa revue littéraire, *La République des Lettres* (dorénavant abrégé *Rdl*). La publication de *L'Assommoir* reprend le 9 juillet 1876 et, semaine après semaine, parviendra à son terme le 7 janvier 1877 (on suppose que Zola avait fini la rédaction du roman autour du mois de novembre).

La publication de la seconde partie du roman est marquée par la démultiplication des offensives critiques, à l'instar de la célèbre accusation de « pornographie » portée par Albert Millaud dans *Le Figaro* du 1^{er} septembre 1876, s'appuyant sur le vomissement de Coupeau et les compromissions de Gervaise pour situer Zola sur les traces du marquis de Sade. Dans le numéro du 5 novembre de la *Rdl*, conçu comme une anthologie et dont le tirage fut conséquent, on relève par ailleurs l'absence de livraison de *L'Assommoir* : une lettre de Mendès à Zola met en cause le refus de l'imprimeur Cochet, qui « a reçu la visite, encore amicale, du procureur de la République ». L'éditeur assure toutefois qu'il « achèvera la publication commencée » (*apud* Mitterrand 1961 : 1560) : promesse honorée !

Avec la publication chez Charpentier, à la fin du mois de janvier 1877, la bataille reprend de plus belle. Au refus de la distribution du volume dans les gares s'ajoutent les innombrables attaques des détracteurs du roman, s'insurgeant tour à tour au nom du manquement à la morale (Pontmartin, Edmond Scherer, Henry Houssaye), ou contre le mépris de l'auteur à l'égard du peuple, à l'instar d'Arthur Ranc. Il y avait enfin la suspicion préalablement évoquée de plagiat, relayée par *Le Télégraphe* dès le 17 mars 1877. Zola s'acharnait quant à lui à répondre, revendiquant notamment, dans une lettre publiée par *La Vie littéraire* (22 février 1877), « l'util[ité] » de cette étude sur la « déchéance d'une famille ouvrière », tout en reprenant la thèse directrice de la détermination sociale et matérielle de l'existence, déjà indiquée dans les premières lignes de l'ébauche : « oui, le peuple est ainsi, mais parce que la société le veut bien » (*apud* Mitterrand 1961 : 1562). Les circonstances, la teneur et le déroulement de la bataille dépassent toutefois amplement le cadre de la présente notice. Rappelons seulement *in fine* que l'écrivain pouvait également compter sur le soutien de ses amis et admirateurs qui, d'Albert Wolff à Georges Brunet, en passant par Anatole France et, plus étonnamment, Paul Bourget, ne cessèrent de louer les mérites, la puissance d'évocation et la nécessité de ce roman ouvrier.

La comparaison des deux éditions de *L'Assommoir* permet de dégager deux tendances générales : l'importance de la réécriture stylistique et l'effort d'allègement et de condensation.

Les variations attestées entre la version feuilleton (dorénavant F) et le volume (dorénavant Ch) témoignent tout d'abord de l'attention minutieuse et constante que porte l'écrivain aux phénomènes micro-linguistiques. Pour le dire simplement, sur l'ensemble des variations repérées, aucune n'impacte le nombre et la succession des épisodes constitutifs de la trame narrative : les ajouts, suppressions et substitutions opèrent majoritairement au niveau du morphème, du lexème, du syntagme ou de la topographie, à quelques occasions à l'échelle de la phrase, rarement de la suite de phrases et jamais de la séquence. À titre indicatif, si l'on excepte la préface, l'ajout le plus important que nous avons relevé comporte 130 mots : il s'agit d'une partie de la discussion tenue par les ouvrières, au chapitre vi, à propos du « crépage de chignon » entre « l'accoucheuse du bout de la rue et sa bonne », observé et raconté par Virginie. La suppression la plus conséquente est un segment de 75 mots qui renferme une

analogie canine exprimant la déchéance de Coupeau : « les chiens qui sont pères, n'est-ce pas ? restent bien tranquilles [...] » (chapitre XI).

Aussi triviale qu'elle puisse paraître, la mise en évidence du travail de la réécriture micro-linguistique offre une perspective considérablement nouvelle dans le cadre de la critique génétique zolienne. En effet, en matière de genèse stylistique, compte tenu de la réalité et de la disponibilité documentaires évoquées plus haut, les rares études se sont intéressées à la programmation et à la caractérisation du style de l'œuvre à venir, telles qu'elles s'expriment dans les consignes des « dossiers préparatoires » (voir notamment Hamon 2009), mais ne peuvent se confronter, en l'absence de brouillons, au détail de la réécriture. Pour reprendre les termes consacrés de H. Mitterand, la « genèse scénarique » constitue l'objet privilégié de la génétique zolienne, cependant que la perspective micro-génétique reste encore largement inexplorée, et, la plupart du temps, supposée inexplorable :

On peut prévoir que le méta-texte parasite l'avant-texte scénarique, plus que les retouches de l'écriture. *Plan, drame, lutte, scène*, etc., l'estent lourdement les *Ébauches* de Zola ; on ne trouvera pas *correction*, ni *rature*, ni *suppression*, dans son manuscrit définitif. Le méta-texte relève pour l'essentiel de la régie des grandes et moyennes unités de la structure narrative, et des choix prévisionnels du style. (Mitterand 1994 : 48)

On n'envisagera certes aucunement ici le fait de variation comme un témoignage assuré de l'intervention auctoriale : la genèse post-éditoriale résulte d'une pluralité d'acteurs dont on ne peut, en l'absence de toute donnée méta-textuelle explicite, que spéculer l'identité. Seul le retour au manuscrit permet en outre de distinguer plus scrupuleusement les passages « amputés [...] pour la publication dans *Le Bien public* » et la *Rdl* et qui ont été « rétablis intégralement dans l'édition originale » (Mitterand 1961 : 1532) de ceux que Zola aurait ajoutés entre la publication en feuilleton et l'envoi du manuscrit définitif à l'éditeur Charpentier. Il n'en demeure pas moins que, indépendamment de toute chronologie, la variation observée atteste l'effectivité d'une réécriture. Gardant ainsi à l'esprit ces précautions méthodologiques, voyons les divers phénomènes, massivement repérés, qui laissent apercevoir l'attention rigoureuse du ré-écrivain au détail micro-stylistique.

Ce sont d'abord les opérations de déplacement des lexèmes ou des groupes au sein de la clause, ou parfois même des clauses au sein de la phrase¹ :

	F (1876)	Ch (1877)
1	elle regarda Lantier avec un mince sourire.	elle regarda Lantier avec un sourire mince .
2	personne ne disait la vraie vérité	personne ne disait la vérité vraie
3	que des bonshommes barbouillés autrefois par le mioche avaient frappé vivement .	que des bonshommes barbouillés autrefois par le mioche avaient vivement frappé.
4	Pourtant , des gens disaient l'avoir vu chez la mère Raquet.	Des gens, pourtant , disaient l'avoir vu chez la mère Baquet.
5	elle tenait les comptes de cette débâcle de leurs économies de son air raisonnable, avec son tranquille sourire	elle tenait, de son air raisonnable, avec son tranquille sourire, les comptes de cette débâcle de leurs économies
6	jamais on ne laissait une lampe allumée auprès d'un corps	jamais on ne laissait auprès d'un corps une lampe allumée
7	Il les pelotait, c'était visible .	C'était visible , il les pelotait.

¹ À la suite de la *Grammaire de la période* du Groupe de Fribourg (2012), nous appelons « clause » l'unité maximale de l'analyse syntaxique. Le terme de « phrase » est ici employé pour décrire l'unité de segmentation graphique bornée par la majuscule initiale et le point final.

Ces déplacements sont susceptibles d'impacter tout à la fois la structuration informationnelle de la clause, la fonction du constituant ou du groupe déplacé ainsi que le mode d'enchaînement des clauses au sein de la phrase. En 1, par la postposition, l'épithète « mince » se trouve focalisée, alors que, si l'on reprend les termes de l'analyse de la position de l'adjectif initiée par H. Nølke, l'adjectif antéposé « ne constitue jamais à lui seul le foyer simple » (2001 : 180). En 2, un procédé similaire autorise une forme de passage de l'épithète de nature parfaitement redondante antéposée vers la caractérisation restrictive. En 3, le déplacement de l'adverbe entre l'auxiliaire et le participe passé entraîne un rythme décroissant (cadence mineure), renforcé par l'antéposition du complément d'objet : l'effet de chute qui en résulte, au terme de la clause et de la phrase, permet la mise en évidence du procès. L'insertion du connecteur « pourtant » entre le sujet et le verbe en 4, et des groupes prépositionnels compléments circonstanciels entre le verbe et le complément d'objet en 5 et 6 peuvent apparaître comme des habitudes rédactionnelles caractéristiques de la prose classique (voir notamment Fournier 2009), que l'on retrouve notamment chez un Flaubert (Pellegrini 2012). En 7, le déplacement en tête de phrase de la clause à présentatif à l'imparfait détermine par le point de vue la clause prédicative qui suit, cependant que sa position en fin de phrase spécifiait le point de vue représenté par la clause précédente.

Il convient de prêter également attention aux opérations substitutives, tout à fait nombreuses en dehors des phénomènes de variation orthographique (« nénéts » en F devient « nénais » en Ch) ou de correction (« casserole » en F amendé en « casserole » en Ch, « rvait » corrigé en « avait », etc.). On pourra relever, d'une édition à l'autre, plus d'une centaine de substitutions. Notons d'abord qu'elles affectent, massivement, le niveau du lexème :

	F (1876)	Ch (1877)
8	Lantier n'est pas si gentil pour qu'on regrette d'être sa femme.	Lantier n'est pas si gentil pour qu'on souhaite d'être sa femme.
9	Je faisais un calcul, ce matin.	J' établissais un calcul, ce matin.
10	en contemplation devant ses mains qui tremblaient .	en contemplation devant ses mains qui dansaient .
11	La famille s' établit dans la chambre.	La famille s' étalait dans la chambre.
12	elle le forçait à reprendre le marteau, parce qu'elle l'aimait davantage, lorsqu'il le brandissait de ses gros bras,	elle le suppliait de reprendre le marteau, parce qu'elle l'aimait davantage, lorsqu'il le brandissait de ses gros bras
13	elle s'amusait en dedans des plaisanteries de la grande Clémence.	elle s'amusait en dedans des cochonneries de la grande Clémence.
14	elle est dans la peau d'une fière coquine .	elle est dans la peau d'une fière salope .

Ce florilège donne à constater la variété des effets que peuvent induire de telles substitutions. Les deux premiers extraits sont au discours direct : en 8, la substitution modifie notablement la valeur connotative du procès. En 9, le recours du locuteur à un lexème de registre plus élevé marque peut-être le sentiment de supériorité de Lorilleux vis-à-vis de son interlocuteur Coupeau. En 10, le syntagme « mains qui dansaient » fait éviter la répétition, attestée en F, avec l'expression « le tremblement de ses mains », observée quelques lignes plus haut. En 11, le lexème « s'étaler » est bien plus familier que « s'établir », ce qui connote également sans doute le milieu social des Coupeau. En 12, la substitution du lexème verbal influe directement sur le rôle actantiel assigné au complément d'objet : en F, Goujet est l'agi d'un procès dont Gervaise est l'agent, cependant qu'il n'en est que le bénéficiaire en Ch ; le procès représenté est-il ainsi plus en phase avec la nature excessivement conciliante de la protagoniste ? En 13 et 14, enfin, l'opération substitutive promeut un lexème franchement vulgaire : à titre

d'indication, on notera que le terme « salope » n'apparaît qu'une seule fois dans F et 6 fois en Ch. Il s'agit là d'un symptôme évident de la censure des éditeurs du *Bien public* et de la *Rdl*, sur laquelle nous reviendrons plus bas.

Nombreuses sont également les substitutions morphologiques, affectant notamment les marques de nombre et les désinences temporelles. Pour le premier cas, les substitutions concernent régulièrement le second nom des syntagmes binominaux N1 de N2 :

	F (1876)	Ch (1877)
15	le bruit d' aile d'un oiseau	le bruit d' ailles d'un oiseau
16	un berceau de ficelle	un berceau de ficelles
17	un bocal de pastille	un bocal de pastilles
18	les quarts de haricot sec cuits	les quarts de haricots secs cuits
19	Des coups de poings sur le comptoir	Des coups de poing sur le comptoir
20	des coups de souliers partout	des coups de soulier partout
21	mis à part les quelques pièces de couleurs	mis à part les quelques pièces de couleur

On constate qu'une majeure partie de ces substitutions relèvent presque de la correction, la variante F présentant des dénotations parfois contradictoires, irréprésentables voire absurdes. En 16, 17 et 18, par exemple, N1 est respectivement un nom collectif, un nom de contenant et un quantifiant, contraignant en N2 un « référent massif, que celui-ci soit désigné par un nom non-comptable au singulier, ou par un nom comptable au pluriel » (Markussen 2006 : 7). Les modifications attestées en 19 et 20 ont fait l'objet de vifs débats, notamment relayés par le *Journal grammatical* (Société grammaticale et littéraire 1831 : 309-310) : quoique les deux solutions soient couramment admises et pratiquées, la substitution témoigne pour le moins, du grand soin accordé à la relecture. En 21, du point de vue de la blanchisseuse, le sens générique, opposant la propriété de la couleur au blanc et au noir, semble en contexte plus approprié que le sens spécifique, contraignant alors l'extension du syntagme aux référents comportant *au moins* deux couleurs.

Du côté de la morphologie verbale, les interventions sur la désinence impactent le plus souvent la situation temporelle des procès et/ou leur statut modal :

	F (1876)	Ch (1877)
22	Voyez-vous ce sagoin avec son pardessus et ses gants de laine, qui montait leur parler des termes, comme s'ils avaient un boursicot caché quelque part !	Voyez-vous ce sagoin avec son pardessus et ses gants de laine, qui montait leur parler des termes, comme s'ils avaient eu un boursicot caché quelque part !
23	Tout le monde déclara alors avoir senti l'orage depuis longtemps.	Tout le monde déclara alors sentir l'orage depuis longtemps.
24	Elle l'avait vue au pain sec pendant trois mois, ne mangeant pas même des croûtes à sa faim, si maigre et si affaiblie, qu'elle se tenait aux murs pour marcher ; et, quand elle s'était risquée à lui porter des restants de viande en cachette, elle avait senti son cœur se fendre, en la regardant avaler ces restants avec de grosses larmes silencieuses [...]	Elle l'avait vue au pain sec pendant trois mois, ne mangeant pas même des croûtes à sa faim, si maigre et si affaiblie, qu'elle se tenait aux murs pour marcher ; et, quand elle lui portait des restants de viande en cachette, elle sentait son cœur se fendre, en la regardant avaler avec de grosses larmes silencieuses [...]
25	il voulut un pain à côté de lui	il voulait un pain à côté de lui
26	M. Marescot tendit de nouveau la main	M. Marescot tendait de nouveau
27	le chapelier, en mangeant son pain sec, guettait les Coupeau	le chapelier, en mangeant son pain sec, guetta les Coupeau

28	et elle examinait aussi le mur	et elle examina aussi le mur
----	---------------------------------------	-------------------------------------

L'effet des substitutions de la forme simple à la forme composée (et réciproquement) sera toujours apprécié en contexte : en 22, l'hypothétique comparative a valeur d'irréalité en F et de contrefactualité en Ch. En 23-F, le procès énoncé à l'infinitif est représenté comme antérieur à celui de la principale ; en Ch, le procès de perception est *a contrario* simultané à l'énonciation rapportée dans la principale. En 24, la suppression de la périphrase verbale et l'adoption de la forme simple « elle sentait » confère une valeur itérative aux procès de la circonstancielle temporelle et de la principale ; ces mêmes procès ont une valeur ponctuelle en F. Pour ce qui est des exemples 25-28, on constate enfin une substitution entre l'imparfait sécant et le passé-simple non sécant

On remarquera dans cette même optique les substitutions entre le participe présent et les formes de l'imparfait ou du passé-simple. Ces changements provoquent, sur le plan syntaxique, un passage de la clause à expansion participiale vers la phrase multiple juxtaposant plusieurs clauses (avec, éventuellement, ellipse du sujet) (29) ; la réciproque est également – et plus souvent – attestée (30-31). Dans d'autres cas, enfin, la construction détachée au participe présent est remplacée par une subordonnée relative (32) :

	F (1876)	Ch (1877)
29	La société recommença à s'impatiser, se fâchant contre l'orage	La société recommença à s'impatiser, se fâcha contre l'orage
30	Mme Lerat et Mlle Remanjou se plaignaient, déclaraient que leurs jambes leur rentraient dans le corps	Mme Lerat et Mlle Remanjou se plaignaient, déclarant que les jambes leur rentraient dans le corps
31	M. Madinier, perdant la tête ne voulut pas avouer qu'il était perdu, enfila un escalier	M. Madinier, perdant la tête, ne voulant point avouer qu'il était perdu, enfila un escalier
32	les dessous des voisines, traversant la rue	les dessous des voisines qui traversaient la rue

En matière de représentation des événements, la construction détachée institue, par son caractère de prédication seconde, un rapport logique avec la prédication principale (allant de la cause à l'explication, selon sa position) (voir notamment Halmøy 2008 : 46). La juxtaposition des clauses signifie quant à elle notamment la succession des procès (31-F), ou de leur formulation : en 30, la proximité sémantique des verbes conduit en effet à une interprétation métaénonciative.

Par-delà le morphème et le lexème, on sera également sensible aux multiples substitutions de syntagmes complexes, de diverses natures, par des lexèmes uniques, provoquant des nuances sémantiques qu'il conviendrait d'étudier au cas par cas. Ces phénomènes s'inscrivent dans une tendance générale à la condensation stylistique de Ch relativement à F, sur laquelle nous aurons l'occasion de revenir. En voici un relevé fragmentaire :

	F (1876)	Ch (1877)
33	Toutes les laveuses parlaient à la fois	Toutes les laveuses parlaient ensemble
34	c'est tout à fait nécessaire	c'est absolument nécessaire
35	elle revint, attirée, regardant de nouveau .	elle revint, attirée, regardant encore .
36	les larmes l' étouffèrent de nouveau	les larmes la reprirent
37	Gervaise [...] prêtait complaisamment l'oreille aux ricanements	Gervaise [...] écoutait complaisamment les ricanements
38	un jeune homme dont elle portait encore le deuil	un jeune homme qu' elle pleurait encore

Les opérations de substitutions affectent enfin à plusieurs reprises le travail des chaînes référentielles. Parmi les cas observés (du nom à la périphrase ou au pronom anaphorique, du pronom anaphorique à la périphrase, de la périphrase au pronom ou au nom), on ne relèvera ici que quelques cas précis où le recours à l'expression nominale en Ch permet de désambiguïser les anaphoriques ambigus en F. Le cotexte est donné pour éprouver ladite ambiguïté :

	F (1876)	Ch (1877)
39	Elles tordaient toutes deux, chacune à un bout, une jupe, un petit lainage marron mauvais teint, d'où sortait une eau jaunâtre, lorsque cette dernière s'écria	Elles tordaient toutes deux, chacune à un bout, une jupe, un petit lainage marron mauvais teint, d'où sortait une eau jaunâtre, lorsque Madame Boche s'écria
40	C'était, sous les toits, une petite vieille qui chantait en habillant des poupées à treize sous. Elle vit encore [...]	C'était, sous les toits, une petite vieille qui chantait en habillant des poupées à treize sous. Gervaise vit encore [...]
41	Pourtant il se trompa, égara la noce le long de sept ou huit salles, désertes, froides, garnies seulement de vitrines sévères où s'alignaient une quantité innombrable de pots cassés et de bonshommes très laids. Elle frissonnait, s'ennuyait, ferme.	Pourtant, il se trompa, égara la noce le long de sept ou huit salles, désertes, froides, garnies seulement de vitrines sévères où s'alignaient une quantité innombrable de pots cassés et de bonshommes très laids. La noce frissonnait, s'ennuyait, ferme
42	elle attendait les paroles de la grande brune, le cœur gros d'une émotion dont elle jouissait sans se l'avouer. – Je ne vous fais pas de la peine, au moins ? reprit cette dernière .	elle attendait les paroles de la grande brune, le cœur gros d'une émotion dont elle jouissait sans se l'avouer. – Je ne vous fais pas de la peine, au moins ? reprit la couturière .

Pour clore ces considérations sur le processus de la réécriture micro-linguistique post-éditoriale de *L'Assommoir*, il importe d'évoquer brièvement les variations de ponctuation, dont H. Mitterrand confesse ne pas avoir tenu compte dans l'édition Pléiade (1961 : 1573). Certes, la génétique de la ponctuation pose des problèmes de paternité considérables, en raison du manque de lisibilité des ponctèmes manuscrits et de la prise d'initiative ou de la distraction des typographes. Un relevé minutieux et systématique des variations permet toutefois de dégager les tendances remarquables.

On constate d'abord un ajout important de virgules, affectant notamment les connecteurs et organisateurs textuels : à titre d'illustration, on dénombre, en F, 13 occurrences de la conjonction de coordination « puis » en tête de phrase sans virgule, contre 2 occurrences seulement en Ch (pour 220 occurrences de la suite de caractères « Puis, »). De même, le connecteur « cependant » est à 8 reprises non détaché en F, alors qu'en Ch, les 106 occurrences du mot (en tête de phrase) sont suivies par une virgule.

Dans de nombreux cas, le détachement d'un constituant modifie par ailleurs sa fonction :

	F (1876)	Ch (1877)
43	On apportait le rôti, deux poulets maigres, couchés sur un lit de cresson fané et cuit par le four.	On apportait le rôti, deux poulets maigres, couchés sur un lit de cresson fané et cuit par le four.
44	Ce petit discours débité d'une voix convaincue par le zingueur, qui posait la main sur sa poitrine à la chute de chaque phrase, eut la vive approbation de Lorilleux et de M. Madinier.	Ce petit discours débité d'une voix convaincue par le zingueur, qui posait la main sur sa poitrine à la chute de chaque phrase, eut la vive approbation de Lorilleux et de M. Madinier.

45	du bord de ce nuage frangé d'or un large rayon coulait.	du bord de ce nuage, frangé d'or, un large rayon coulait.
46	Et il fallait voir le chic de Nana qui avait des sourires embarrassés.	Et il fallait voir le chic de Nana, qui avait des sourires embarrassés.
47	Les cascades qui fuyaient à son approche, s'avançaient quand il reculait.	Les cascades, qui fuyaient à son approche, s'avançaient quand il reculait.
48	elle ne put s'empêcher de rire ; un vilain rire qui lui faisait du mal	elle ne put s'empêcher de rire ; un vilain rire, qui lui faisait du mal.

Les trois premiers exemples illustrent des substitutions de constituants épithètes vers des constructions détachées. En 43, le détachement en fin de clause provoque un effet de mise en relief de la disqualification du référent ; en 44 et 45, la prédication seconde que réalise la construction détachée préverbale entre en rapport de dépendance logique avec la prédication principale, exprimant la causalité. De la même manière, la substitution de la relative épithète par la relative détachée instaure en 46, 47 et 48 une prédication secondaire, explicative de la principale.

Les suppressions de virgules sont plus rares : Ch comporte en effet plus de virgules que F (respectivement 19'183 contre 19'112), alors même que le texte est sensiblement plus court, comme nous le verrons. Quelques cas restent néanmoins avérés, regardant notamment les infinitives de but (49-50), les groupes prépositionnels compléments circonstanciels (51-52) et les relatives (53-54) :

	F (1876)	Ch (1877)
49	les deux premières communiantes qui se fourraient le nez dans leurs verres, pour ne pas rire.	les deux premières communiantes qui se fourraient le nez dans leurs verres pour ne pas rire.
50	une chiquenaude sur les reins, pour l'envoyer faire une culbute dans la boisson.	une chiquenaude sur les reins pour l'envoyer faire une culbute dans la boisson.
51	vint s'écraser au milieu de la rue, avec le coup sourd d'un paquet de linge	vint s'écraser au milieu de la rue avec le coup sourd d'un paquet de linge
52	essuyait les colonnes, avec religion	essuyait les colonnes avec religion
53	même Mme Putois, qui n'aimait pas les ivrognes	même madame Putois qui n'aimait pas les ivrognes
54	de bons zigs, qui feraient cette bricole-là	de bons zigs qui feraient cette bricole-là

Les substitutions de ponctèmes ont également une incidence sur l'information syntaxique. On relèvera ici quelques phénomènes de remplacement de la virgule par le point-virgule, dont la fréquence est importante : le cas échéant, comme le montrent les exemples ci-dessous, le point-virgule indique en Ch les frontières des clauses au sein de la phrase, que celles-ci y soient coordonnées (55) ou juxtaposées (56-57) :

	F (1876)	Ch (1877)
55	Et ç'a été des dîners, des voitures, le théâtre, une montre pour lui, une robe de soie pour moi, car il n'a pas mauvais cœur, quand il a de l'argent.	Et ç'a été des dîners, des voitures, le théâtre, une montre pour lui, une robe de soie pour moi ; car il n'a pas mauvais cœur, quand il a de l'argent.
56	Le ruban rouge et le filet en chenille bleue de Virginie furent arrachés, son corsage, craqué au cou, montra sa peau, [...]	Le ruban rouge et le filet en chenille bleue de la grande brune furent arrachés ; son corsage, craqué au cou, montra sa peau, [...]
57	Il y avait aussi, à côté du boulanger, une fruitière qui vendait des pommes de terre frites	Il y avait aussi, à côté du boulanger, une fruitière qui vendait des pommes de terre frites

et des moules au persil, un défilé continu d'ouvrières, en longs tabliers, emportaient des cornets de pommes de terre [...]	et des moules au persil, un défilé continu d'ouvrières, en longs tabliers, emportaient des cornets de pommes de terre [...]
-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

On notera enfin, parmi les opérations substitutives, l'ajout conséquent de points d'interrogation et de points d'exclamation dans diverses formes de représentation du discours autre, agissant ainsi comme des indices de modalité. Nous ne donnons là que des exemples à l'indirect libre, adoptant sur ce point le modèle établi par J. Authier-Revuz, définissant que « le plan modal se construit intégralement, dans le cadre du DIL [discours indirect libre], relativement à la source énonciative » (Gollut & Zufferey 2016) :

	F (1876)	Ch (1877)
58	Aussi, ils étaient encore de jolis cocos dans cette boîte, de se ficher du monde, parce qu'on n'avait pas de gants beurre frais à leur mettre sous le nez.	Aussi, ils étaient encore de jolis cocos dans cette boîte, de se ficher du monde, parce qu'on n'avait pas de gants beurre frais à leur mettre sous le nez !
59	Elle fichait le camp, elle ! Voilà ce qu'elle faisait.	Elle fichait le camp, elle ! Voilà ce qu'elle faisait !
60	et pas une miette depuis trente-six heures, une vraie danse devant le buffet.	et pas une miette depuis trente-six heures, une vraie danse devant le buffet !
61	Était-ce Dieu possible qu'il eût une figure pareille, avec du sang dans les yeux et des croûtes plein les lèvres.	Était-ce Dieu possible qu'il eût une figure pareille, avec du sang dans les yeux et des croûtes plein les lèvres ?

L'analyse des variantes ponctuationnelles devra également prendre acte de la ponctuation blanche, et notamment des blancs topographiques assurant la découpe des paragraphes². Dans une célèbre lettre adressée à Ludovic Halévy le 24 mai 1876, Zola regrettait en effet que son correspondant le lût en feuilleton ; or, parmi les arguments retenus contre ses éditeurs du *Bien public*, l'un concerne précisément le blanc alinéaire : « on m'éreinte ma prose [...] en pratiquant des alinéas » (*apud* Mitterrand 1961 : 1557-1558). Sur ce point, le relevé nous a permis de constater près de 90 blancs alinéaires présents en F et retranchés en Ch. Les cas les plus saillants sont sans doute ceux où la livraison se termine par un point qui, en Ch, n'est pas suivi par un alinéa (voir par exemple les livraisons du 24.04, 29.04, 12.05, 26.05, 27.05, 15.07). En d'autres termes, la découpe des livraisons ne reproduit aucunement la segmentation topographique du texte, ce qui rend la plainte de Zola pour le moins légitime.

Déplacements, substitutions lexicales et morphologiques, condensations, remaniements topographiques : les phénomènes envisagés ci-dessus témoignent donc de l'attention minutieuse portée sur les détails de l'*elocutio* et ouvrent le champ, encore si peu défriché en ce qui concerne les œuvres de Zola, de la génétique stylistique post-éditoriale.

Avant de conclure, il importe de considérer un dernier phénomène transversal : il s'agit du décalage qui se manifeste entre l'imaginaire génético-éditorial de Zola relativement à sa propre pratique d'écriture et la genèse post-éditoriale effective de l'œuvre. Pour saisir cet aspect, revenons-en à la lettre envoyée à Ludovic Halévy : par-delà les alinéas malheureux, Zola se plaint en effet qu'on lui « coupe tous [s]es effets » et qu'on « enl[ève] des phrases ». Le diagnostic est sans appel : « vous ne sauriez croire combien je trouve mon roman laid sous cette forme » (*apud* Mitterrand 1961 : 1557).

Certes, la posture de mépris affichée à l'égard de la publication en feuilleton n'est aucunement marginale, et même parfaitement établie chez les romanciers naturalistes qui ont

² Sur la différence entre blancs typographiques et blancs topographiques, nous renvoyons à Lefebvre & Mahrer (2019).

pourtant, pour la plupart, amplement profité de ce dispositif éditorial (voir notamment Queffelec-Dumasy 2008 : 33-34). Ce qui nous intéresse davantage ici, c'est l'accusation concrète de censure que Zola professe à l'encontre de ses éditeurs, motivant l'argument d'une plus forte authenticité de l'édition Charpentier au sein de laquelle, comme l'a soulevé H. Mitterand, « Zola avait rétabli les passages supprimés sur feuilleton pour leur excès de hardiesse » (1961 : 1561). La présente édition met en avant nombre d'ajouts en Ch qui, en raison de leur présence dans le manuscrit autographe³, apparaissent comme de tels rétablissements :

	F (1876)	O (1877)
62	Il alla lui-même à l'église marchander ; et, pendant une heure, il s'attrapa avec un vieux petit prêtre, en soutane sale. Il avait envie de lui fichier des calottes. Puis, par blague, il lui demanda s'il ne trouverait pas une messe d'occasion, dont un couple bon enfant ferait encore son beurre.	Il alla lui-même à l'église marchander ; et, pendant une heure, il s'attrapa avec un vieux petit prêtre, en soutane sale, voleur comme une fruitière. Il avait envie de lui fichier des calottes. Puis, par blague, il lui demanda s'il ne trouverait pas, dans sa boutique, une messe d'occasion, point trop détériorée, et dont un couple bon enfant ferait encore son beurre.
63	Le voisin Vigouroux lui vendait son coke au prix de la Compagnie du gaz.	Le voisin Vigouroux, dont la femme devait avoir les hanches bleues, tant les hommes la pinçaient, lui vendait son coke au prix de la Compagnie du gaz.
64	Clémence, appuyée fortement sur l'établi, les poignets retournés, les coudes en l'air et écartés, pliait le cou, dans un effort.	Clémence, appuyée fortement sur l'établi, les poignets retournés, les coudes en l'air et écartés, pliait le cou, dans un effort ; et toute sa chair nue avait un gonflement, ses épaules remontaient avec le jeu lent des muscles mettant des battements sous la peau fine, la gorge s'enflait, moite de sueur, dans l'ombre rose de la chemise béante. Alors, il envoya les mains, il voulut toucher.
65	Est-ce qu'il n'était plus permis de regarder les belles choses que le bon Dieu a faites ? L'ouvrière cependant ne se défendait plus, riait de ces compliments tout crus d'homme en ribotte.	Est-ce qu'il n'était plus permis de regarder les belles choses que le bon Dieu a faites ? Elle avait tout de même de sacrés ailerons, cette dessalée de Clémence ! Elle pouvait se montrer pour deux sous et laisser tâter, personne ne regretterait son argent. L'ouvrière, cependant, ne se défendait plus, riait de ces compliments tout crus d'homme en ribotte.
66	Les femmes, ça me connaît, je ne leur ai jamais rien cassé. On pince une dame, n'est-ce pas ? mais on ne va pas plus loin ; on honore simplement le sexe... Mais il ne put continuer.	Les femmes, ça me connaît, je ne leur ai jamais rien cassé. On pince une dame, n'est-ce pas ? mais on ne va pas plus loin ; on honore simplement le sexe... Et puis, quand on étale sa marchandise, c'est pour qu'on fasse son choix, pas vrai ? Pourquoi la grande blonde montre-t-elle tout ce qu'elle a ? Non, ce n'est pas propre... Et, se tournant vers Clémence :

³ Dans la mesure où tous les passages supprimés en Ch apparaissent dans le manuscrit de *L'Assommoir* (BN MS NAS 10.270), on peut affirmer avec quasi-certitude que celui-ci a servi de base à l'établissement de la version en feuilleton.

		- Tu sais, ma biche, tu as tort de faire ta poire... Si c'est parce qu'il y a du monde... Mais il ne put continuer.
--	--	------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

On observe en 62 que les passages rétablis sont l'expression d'un fort anticléricalisme, privilégiant, par la comparaison (« voleur comme une fruitière ») et la métaphore (« dans sa boutique »), la figuration du prêtre non seulement en marchand, mais qui plus est déshonnête, ce qui est doublement blasphématoire. En 63 et 64, on constate que F est allégé de nombreuses allusions salaces : l'insistance thématique sur la lubricité des protagonistes, tributaire d'une plus grande exploitation du vocabulaire charnel, ressort plus nettement de Ch. En 65, dans le discours indirect libre, et en 66, dans le discours direct, la censure affecte également la polissonnerie gouailleuse de Coupeau. Signalons au passage qu'une partie importante des séquences supprimées en F et restituées en Ch (le plus souvent du niveau de la phrase ou du syntagme) adviennent dans les formes du discours direct et de l'indirect libre. L'illustration ici donnée est bien sûr partielle : elle donne toutefois le ton plutôt moralisateur de cette censure amèrement critiquée par Zola, affectant les flagrants délits de blasphème et de luxure.

À s'en tenir, toutefois, au mécontentement exprimé par l'auteur dans sa lettre du 24 mai, et se bornant à commenter la censure, on perdrait de vue l'une des dimensions essentielles de cette réécriture post-éditoriale de *L'Assommoir* : son allègement – dont la portée est, une fois encore, micro-linguistique. Soit, d'abord, un constat strictement statistique : en dépit de la censure exercée sur F, Ch est le texte le plus court (170'542 mots contre 172'154). Pour poursuivre avec l'argument quantitatif, un calcul de la proportion des parties du discours en F et Ch⁴ – effectué avec le logiciel Textable (Xanthos 2014), extension d'Orange Canvas (Demšar & Zupan 2004) et compatible avec l'analyseur syntaxique *TreeTagger* – permet de révéler que la catégorie grammaticale la plus touchée par la suppression est celle de l'adverbe, ce qui confirme par ailleurs nos relevés manuels. La proportion de verbes reste stable, cependant que celle de noms est en légère augmentation :

	F (1876)	Ch (1877)
NOM	21,07 %	21,13 %
VERBE	17,85 %	17,86 %
ADJECTIF	5,69 %	5,64 %
ADVERBE	7 %	6,89 %

Les différences peuvent sembler dérisoires : elles indiquent toutefois le degré de proximité des deux versions, tout en signalant les catégories les plus affectées par la réécriture. Or l'adverbe et les syntagmes adverbiaux occupent en effet une place importante dans notre relevé des suppressions. En voici un échantillon :

	F (1876)	Ch (1877)
67	tout un effroyable tapage de jurons	un effroyable tapage de jurons
68	l'eau grasse de ses mains emplissait encore la cuvette.	l'eau grasse de ses mains emplissait la cuvette.
69	la chaussée, toujours poissée d'une boue noire	la chaussée poissée d'une boue noire

⁴ La proportion est calculée à partir de toutes les catégories du lemmatiseur, excepté les étiquetages de ponctuation. Les étiquetages verbaux, spécifiant les désinences sur *Treetagger*, ont par ailleurs été rassemblés en une seule catégorie.

70	des éclats de voix qui déchiraient tout d'un coup le murmure	des éclats de voix qui déchiraient le murmure
71	et qui aurait bien voulu être comme elle	et qui aurait voulu être comme elle
72	la lecture le fatiguait souvent	la lecture le fatiguait
73	le grand cabinet où couchait déjà Nana	le grand cabinet où couchait Nana
74	il avait peut-être un peu honte	il avait un peu honte

Qu'il s'agisse d'adverbes de temps, de fréquence ou de modalisateurs – à l'instar du dernier exemple, qui témoigne d'une desubjectivation de la narration –, la prépondérance de l'adverbe dans les suppressions manifeste ainsi le caractère prioritairement local de ces allègements, impactant plus rarement le noyau prédicatif de la clause.

D'autres phénomènes intéressants de suppressions concernent des constituants sémantiquement redondants, sinon pléonastiques, ou des lexèmes répétés à très courte distance :

	F (1876)	Ch (1877)
75	habituee aux flaques d'eau	habituee aux flaques
76	dresser les cheveux sur la tête	dresser les cheveux
77	l'eau teinte, dont le reflet bleu	l'eau teinte, dont le reflet
78	s'inquiétait au moindre de ses moindres mouvements	s'inquiétait au moindre de ses mouvements

Il faudrait poursuivre plus avant l'analyse de ces suppressions, auxquelles s'ajoutent celles de groupes prépositionnels (ainsi « au bord de la cheville de son établi » en F, pour « au bord de la cheville » en Ch) ou d'articles (« vers les cinq heures » en F devenant « vers cinq heures » en Ch, et le « châte vert de la maman Coupeau » en F simplement celui « de maman Coupeau » en Ch). Cette tendance générale à l'allègement et à la condensation gagnerait par ailleurs à être mise au regard des déclarations épistylistiques qui se multiplient dans les œuvres critiques de Zola, par lesquelles l'auteur semble notamment s'élever contre les raffinements de l'écriture artiste, dont il se sait pourtant l'illustrateur :

Veut-on savoir le style que je rêve parfois ? Je suis trop de mon temps, hélas ! j'ai trop mis les pieds dans le romantisme pour songer à secouer complètement certaines préoccupations de rhétorique. Nos fils se chargeront de cette besogne. Je garderai donc tous nos raffinements d'écrivains nerveux, les heureuses trouvailles, les épithètes qui peignent, les phrases qui sonnent. Seulement, dans ce style si capricieusement ouvragé, si chargé d'ornements de toutes sortes, je voudrais porter la hache, ouvrir des clairières, arriver à une clarté plus large. Moins d'art et plus de solidité. Un retour à la langue si carrée et nette du dix-septième siècle. (Zola 1881 : 376)

Loin de nous l'écueil d'ériger *L'Assommoir* en parangon du néo-classicisme : le détail de la réécriture post-éditoriale laisse toutefois émerger le tranchant de cette « hache » que Zola rêverait, près de cinq ans plus tard, à l'heure où Anatole France s'imposait en nouveau modèle (sur cette question, voir Dufour 2017). Quoi qu'il en soit, à la comparaison des deux versions, l'allègement s'avère en effet bien plus considérable que la censure (le fait que Ch est plus court que F étant, sur ce point, l'argument le plus probant). Les derniers chapitres sont particulièrement marqués par le retranchement de passages d'une taille plus importante, dont on ne citera ici finalement, en guise de conclusion, que cette très belle condensation de la faim de Gervaise :

	F (1876)	O (1877)
79	<p>Il n'était que trois heures. Alors, elle devint toute blanche, elle serra les poings et les tendit vers le plafond, dans un geste muet de désespoir. Non, elle n'aurait pas la force d'attendre sept heures. Ça ne devrait pas être permis, trop de souffrance. Maintenant qu'elle avait quitté sa paille, son estomac se réveillait lui aussi, et ce n'était plus un poids qu'elle avait là, mais une bête acharnée dont les crocs la dévoraient. Elle se pliait en deux pour s'écraser la poitrine et ne plus la sentir, elle avait un balancement de tout son corps, le dandinement d'une petite fille qui berce sa grosse douleur. Ah ! il vaut mieux accoucher que d'avoir faim ! Elle se leva, piétina, trola par la chambre, espérant rendormir son estomac comme un enfant qu'on promène. Une rage la prenait, elle avait beau regarder et tirer la langue, rien à frire, pas une miette, une panne féroce. Elle aurait gratté les murs nus avec les ongles et mâché le plâtre. Pendant une demi-heure, elle se cogna aux quatre coins de la chambre vide. Est-il Dieu possible qu'on soit ainsi abandonné du ciel et de la terre !</p>	<p>Il n'était que trois heures. Alors, elle pleura. Jamais elle n'aurait la force d'attendre sept heures. Elle avait un balancement de tout son corps, le dandinement d'une petite fille qui berce sa grosse douleur, pliée en deux, s'écrasant l'estomac, pour ne plus le sentir. Ah ! il vaut mieux accoucher que d'avoir faim ! Et, ne se soulageant pas, prise d'une rage, elle se leva, piétina, espérant rendormir sa faim comme un enfant qu'on promène. Pendant une demi-heure, elle se cogna aux quatre coins de la chambre vide.</p>

Force est de constater que l'allègement est ici essentiellement rhétorique : à la suppression d'un nombre relativement important de détails physiques et comportementaux correspond également une réduction, voire un abandon de l'isotopie métaphorique de la bestialité, dominante en F (« bête acharnée », « crocs », « dévoraient », « trola », « rage », « gratter », « mâché »), et qui aboutit à un intertexte biblique également ôté – « Est-il Dieu possible qu'on soit ainsi abandonné » –, rappelant les paroles du Christ en croix. Par là, c'est l'analogie de l'enfant, également présente en F, qui prédomine en Ch, constituant l'essentiel du passage : le comportement physique de Gervaise est semblable au « dandinement d'une petite fille », la « faim » évoque le souvenir de l'accouchement, motivant l'ultime comparaison avec « un enfant qu'on promène ». En somme, par l'exercice de la condensation, l'isotopie de l'enfance prend du relief (et accentue, peut-être, la compassion du lecteur), au détriment de la surcharge rhétorique de la séquence en F, qui laisse s'entrechoquer la bête, l'enfant et la mémoire de la Passion.

L'aperçu des réécritures ici proposé invite en définitive à l'exercice d'une re-lecture minutieuse de *L'Assommoir*, aux antipodes de celle que pouvait prévoir un Barthes... Souvenons-nous en effet du tacle que l'auteur du *Plaisir du texte* adressait au romancier naturaliste :

Lisez lentement, lisez *tout*, d'un roman de Zola, le livre vous tombera des mains. (Barthes 1973 : 23)

C'est pourtant bien à cette « lecture *appliquée* (au sens propre) » (*idem*) qu'invite la présente édition : ligne après ligne, variation après variation, la genèse post-éditoriale de *L'Assommoir* fait émerger la figure encore peu connue d'un Zola ré-écrivain, soucieux du plus infime détail de son style et rompu, plus que ne le laissent paraître ses manuscrits, à l'art de la retouche.

Éléments bibliographiques

Manuscrits

ZOLA Émile, *L'Assommoir. Dossier préparatoire*, Bibliothèque nationale de France. Département des Manuscrits. NAF 10.271.

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b53009325h/f9.item#>, consulté en mars 2021.

ZOLA Émile, *L'Assommoir*, manuscrit autographe, 1875-1876. Bibliothèque nationale de France. Département des Manuscrits. NAF 10.270.

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b53009326z/f13.image>, consulté en mars 2021.

Ressources littéraires et documentaires

GONCOURT Edmond et Jules de (1864), *Germinie Lacerteux*, Paris : Charpentier.

DANCOURT (1876), « Courrier de Paris », *La Gazette de France*, 20 avril 1876.

MILLAUD Albert (1876), « Lettres fantaisistes sur Paris. M. Émile Zola », *Le Figaro*, 1 septembre 1876.

SOCIÉTÉ GRAMMATICALE ET LITTÉRAIRE (1831), « Séance du 20 mars », in *Journal grammatical*, t. VI, p. 308-310.

ZOLA Émile, *Mon Salon* [1868], in *Écrits sur l'art*, édité par Jean-Pierre Leduc-Adine, Paris : Gallimard, 1991.

ZOLA Émile (1881), *Les romanciers naturalistes*, Paris : Charpentier.

Littérature scientifique

BARTHES Roland (1973), *Le Plaisir du texte*, Paris : Seuil.

BECKER Colette (1994), *Émile Zola. L'Assommoir*, Paris : PUF.

BECKER Colette (2003-2017), *La fabrique des Rougon-Macquart : édition des dossiers préparatoires*, Paris : Honoré Champion.

COGNY Pierre (1972), « Zola et *Le Sublime* de Denis poulot », *Cahiers de l'AIEF*, n° 24, p. 113-129.

CORDILLOT Michel & LATTA Claude (2010), « La section française de l'Internationale et les grèves de 1867 », in *Benoît Malon. Le mouvement ouvrier, le mouvement républicain à la fin du Second Empire*, Lyon : Jacques André, p. 171-188.

COUSSOT Danielle (2002), « Zola, bibliographie génétique », in *Zola. Genèse de l'œuvre*, J.-L. Adine (dir.), Paris : CNRS Éditions, p. 293-300.

DEMŠAR Janez, ZUPAN Blaž (2004), *Orange: From Experimental Machine Learning to Interactive Data Mining, White Paper*. Faculty of Computer and Information Science, University of Ljubljana.

DUFOUR Élodie (2017), *Comment peut-on être classique au tournant des XIX^e et XX^e siècle ?*, Thèse de doctorat. Université Grenoble Alpes.

<https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-01822639>, consulté en janvier 2021.

FOURNIER Nathalie (2009), « Les insertions entre le sujet et le verbe dans la prose classique », in *L'Ordre des mots : à la lecture du texte*, A. Fontvieille & S. Thonnerieux (dir.), Lyon : Presses Universitaires, p. 45-67.

GOLLUT Jean-Daniel & ZUFFEREY Joël (2016), « La désignation de l'énonciateur dans le discours indirect libre », *Fabula : colloques en ligne, Marges et contraintes du discours indirect libre*.

<https://www.fabula.org/colloques/document5966.php>, consulté en janvier 2021.

GROUPE DE FRIBOURG (2012), *Grammaire de la période*, Berne : Peter Lang.

- HALMØY Odile (2008), « Les formes verbales en -ant et la prédication seconde », *Travaux de linguistique*, n° 57, p. 43-62.
- HAMON Philippe (2009), *Le Signe et la consigne. Essai sur la genèse de l'œuvre en régime naturaliste*. Zola, P. Hammon (dir.), Genève, Droz.
- LEDUC-ADINE Jean-Pierre (1997), *L'Assommoir d'Émile Zola*, Paris : Gallimard.
- LEDUC-ADINE Jean-Pierre (2002), « En guise d'introduction », in *Zola. Genèse de l'œuvre*, J.-L. Adine (dir.), Paris : CNRS Éditions, p. 7-15.
- LEFEBVRE Julie & MAHRER Rudolf (2019), « Entre typographie et topographie : le blanc dans le livre imprimé occidental (XIX^e-XX^e siècles) », *Linguistique de l'écrit* [revue en ligne], n° 1. <https://linguistique-ecrit.org/pub-228738>, consulté en janvier 2021.
- MARKUSSEN Mona (2006), « Trois emplois de la construction binominale N1 + de + N2 en français moderne et la fonction quantifiante », *Congreso de Romanistas Escandinavos*, XVI.
Version numérique : [5174-Article Text-3000-1-10-20160815 \(1\).pdf](#), consulté en janvier 2021.
- MASSIS Henri (1906), *Comment Émile Zola composait ses romans. D'après ses Notes personnelles et inédites*, Paris : Charpentier.
- MITTERRAND Henri (1961), « *L'Assommoir*. Étude », in ZOLA Émile, *Les Rougon-Macquart. Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le Second Empire*, t. II, édité sous la direction d'Armand Lanoux, études, notes et variantes par Henri Mitterrand, Paris : Gallimard [Bibliothèque de la Pléiade].
- MITTERRAND Henri (1994), « Le méta-texte génétique dans les *Ébauches* de Zola », *Genesis*, n° 6, p. 47-60.
- NØLKE Henning (2001), « Où placer l'adjectif épithète : focalisation et modularité », in *Le regard du locuteur 2. Pour une linguistique des traces énonciatives*, Paris : Kimé, p. 167-195.
- PELLEGRINI Florence (2012), « 'Une bonne phrase de prose doit être comme un bon vers, *inchangeable*, aussi rythmée, aussi sonore' : Flaubert et la ponctuation », *Flaubert* [revue en ligne], n° 8. <http://journals.openedition.org/flaubert/1882>, consulté en janvier 2021.
- QUEFFÉLEC-DUMASY Lise (2008), « Le Roman-feuilleton français au XIX^e siècle » [1989], *Belphégor : Littérature Populaire et Culture Médiatique* [en ligne], n° 7. <https://dalspace.library.dal.ca/handle/10222/47746>, consulté en janvier 2021.
- VOISIN-FOUGÈRE Marie-Ange (2003), « Introduction », in Zola É., *Œuvres complètes. Tome 8 : le scandale de l'Assommoir (1877-1879)*, sous la direction de H. Mitterrand, Paris : Nouveau monde, p. 9-11.
- XANTHOS Aris (2014), « Textable : programmation visuelle pour l'analyse de données textuelles », in *JADT 2014 : Proceedings, 12th International Conference on Textual Data Statistical Analysis*, É. Née, J.-M. Daube, M. Valette et S. Fleury (dir.), p. 691-703.

Crédit photographique

Bibliothèque nationale de France

PREMIÈRE MISE EN LIGNE : 31 JANVIER 2022.

Pour citer ce texte : Mettraux Thibaud (2022) : « Genèse éditoriale de *L'Assommoir* », Variance.ch.